

# **MÈRE ET FILLE**

*Pour François Le Gallou*

*« Il s'agit en quelque sorte de passer de l'autre côté de la scène, et de scruter l'histoire à l'envers, [...] nous pouvons au moins tenter de nous déprendre de nos habitudes mentales, déplacer notre point d'observation et transférer au centre de notre intérêt la vision tragique des vaincus. »*

Nathan Waechtel, *La Vision des vaincus*, Paris Gallimard, 1971, p. 22  
(cité par Emmanuel Renault en exergue de *Mépris social*, Ed. du Passant, 2004)

# MÈRE ET FILLE

*(Dit la Terre d'ici...)*

La Mère, habillée comme pour aller nourrir les poules

La Fille, habillée comme un homme

Une maison isolée dans les collines, un hangar à l'écart de la maison

Nuit d'hiver, des heures ralenties par le froid, silences.  
On entend au loin l'abolement perdu de la chienne du voisin...

## MÈRE ET FILLE

La Fille, assise, regarde la nuit au-delà des collines.

La Mère apparaît, sortant de la maison.

**La Mère** (Après un long silence) ... Ma sœur, ses enfants viennent le dimanche, un peu avant midi. Ils lui amènent un gâteau pour le dessert, ils mangent de la viande, et quand leur père retourne dans le jardin après manger, ils demandent des nouvelles de sa santé... C'est une vie simple, claire comme la vie devrait être, personne n'y fait jamais d'histoire, du linge propre rangé dans une armoire. Le reste de la semaine, elle raconte aux autres ce que font ses enfants, elle m'appelle au téléphone pour me plaindre, et puis elle attend le dimanche suivant en regardant dehors... Je déteste ma sœur mais c'est une vie comme la sienne qu'il me fallait. Une vie où les enfants s'occupent de leurs parents quand ils n'ont plus la force de s'occuper d'eux-mêmes, une vie qui finit avec du calme, de la tranquillité, *le repos de la vie mérité pour chacun*, et non pas l'inquiétude qui tourne le sang et rend mauvais l'intérieur... Toi personne ne sait ce que tu fais, où tu habites et comment tu vis. Quand on me demande, je ne sais jamais ce qu'il faut dire. Le peu que je devine de ta vie en voyant celle des autres me fait craindre le pire alors je ne dis rien, je reste toute seule avec ma peur de mère trop vieille. Aussi bien un jour les gendarmes viendront nous voir je pense souvent. Ils nous diront ce jour-là que tu es morte et il n'y aura plus rien à craindre du tout, ni rien à espérer non plus. Toute cette vie de misère que ton père et moi avons supportée, tenue sur nos bras par dessus la terre d'ici sera oubliée et il n'y aura plus personne pour s'en souvenir. Tout sera fini, fini avec une croix au-dessus de ton nom. Je voudrais ne rien me rappeler ce jour-là. Je voudrais moi aussi t'avoir oubliée, effacée de ma mémoire, dire que je ne connais ni ton nom, ni ton prénom, dire que je n'ai pas d'enfant, que je n'en ai jamais eu, que toute cette vie n'est pas la mienne et que je ne suis pas non plus celle qui habite dans cette maison. (Temps) Pourquoi es-tu revenue? Tu n'étais pas mieux là où tu étais partie? Il n'y a pas eu ici assez de malheurs comme cela pour que tu y reviennes encore? Je savais que c'était toi. Les nuits de pleine lune comme celle-là je ne dors pas. J'ai entendu la chienne du voisin hurler, comme si le malheur revenait. Je savais que tu étais cachée dans ce hangar. Déjà quand tu t'y cachais avec ton frère je savais que vous y étiez tous les deux. Une mère sent ces choses-là, même si elle ne veut pas les voir. Une mère sait comprendre sans voir, comme la chienne qui hurle, profond dans la nuit. Ton père, lui n'a jamais rien vu que ce qu'il avait devant les yeux, toute sa vie ça a été comme ça, alors aujourd'hui c'est mieux qu'il dorme et qu'il ne te voit pas... habillée comme tu es. (Temps) Depuis qu'il ne travaille plus, il ne fait plus que ça, dormir, des journées entières. Il dort le jour, la nuit, et l'après-midi il se repose. Moi je l'attends, bien obligée! Je réchauffe son repas plusieurs fois par jour parce qu'il oublie aussi l'heure de manger et le soir je me couche avec lui parce que c'est la nuit... Ce n'est pas simple de vivre avec le même homme toute sa vie. Les journées ne sont pas trop longues pour s'occuper d'un homme qui n'a plus rien à faire! Celui-là n'était pas pire que les autres, mais c'est la vie qui n'est jamais comme on voudrait qu'elle soit. La nôtre, les malheurs se sont mis dedans et nous n'avons rien pu faire. Ils ont fait

la vie que nous avons eue à vivre, ils nous ont laissés sur le côté, oubliés et cachés, comme dans un trou avec un mouchoir par dessus. Nous sommes devenus les pierres abandonnées d'un mur et bientôt il n'en restera rien, nous aussi nous serons oubliés. (Elle s'approche) Peut-être que je suis encore ta mère, et peut-être que tu es encore ma fille mais il y a eu trop de malheurs ici pour pouvoir se parler. Certaines familles, les enfants et les parents se prennent dans les bras pour se dire à bientôt, mais nous, nous n'avons jamais su nous parler, alors il est trop tard maintenant pour se prendre dans les bras et se dire à bientôt. Je suis trop vieille pour me souvenir de la vie que j'ai eue, mes yeux à moi aussi sont fatigués! La vie d'ici il faut l'oublier, comme on oublie un mauvais rêve ou comme on ferme la barrière derrière celui qui est parti... Je ne veux pas que tu restes ici, tu entends, et je ne veux pas non plus que tu reviennes. Ce qu'il y a entre nous, il y a longtemps que les malheurs d'ici l'ont emporté.

(Pause)

**La Fille** J'ai reconnu la maison du voisin avant de reconnaître la tienne... Le chemin qui vient jusqu'ici ne me disait plus rien. J'ai entendu sa chienne, alors j'ai su que j'étais arrivée.

**La Mère** Cette chienne! On aurait dû la noyer avec les autres.

**La Fille** Maintenant c'est toi que je reconnais.

**La Mère** Qu'est-ce que tu veux?

**La Fille** Attendre ici jusqu'à demain.

**La Mère** Il n'y a rien pour toi ici.

**La Fille** Demain je serai partie.

**La Mère** Tu ne trouveras rien, pas d'argent, pas de meuble, rien que tu puisses emporter. Les restes de notre ancienne vie nous les avons donnés à qui voulait les prendre. Il ne reste plus rien, nous n'avons rien gardé.

**La Fille** Je ne suis pas venue pour emporter quelque chose.

**La Mère** Alors quoi?

**La Fille** Je veux une autre vie. Après je partirai, puisque c'est cela que tu veux. Je ne ferai pas d'histoire, tu auras le repos dont tu parles. A nouveau tu seras libre d'imaginer la vie que j'ai, la vie que les parents se font de leurs enfants quand la réalité ne trouble pas leur rêve. Tu pourras te plaindre et pleurer, tu pourras même m'oublier comme tu dis et finir ta vie comme elle t'arrange, déjà je serai loin.

**La Mère** Je ne comprends rien à ce que tu dis.

**La Fille** Je veux la nuit d'ici à l'intérieur de moi.

(Temps)

**La Mère** De la misère et du vent, c'est tout ce qu'il y a ici, rien d'autre... Tu peux prendre ta part comme tu veux si c'est ça. Nous, nous avons notre compte bien plus que ce que nous sommes capables de supporter, mais je ne veux pas que tu restes ici. Je sais qui tu es, je te connais trop pour cela. Je sais que tu n'es pas venue ici pour t'asseoir et regarder les collines dans la nuit. Ce que tu caches, je ne veux pas avoir la force de savoir ce que c'est... Avec ton père nous t'avons toujours protégée de nos malheurs à nous, nous nous sommes saignés les veines pour que tu puisses vivre une

vie qui ne ressemble pas à la nôtre. Nous avons fait ce qu'il fallait mais ça n'a pas suffi. Un jour il a fallu que tu partes, sans un mot, sans une explication. Tu as craché sur nous comme on jure, et puis tu as tourné le dos, tu nous as laissés sans rien dire. Nous, nous t'avons regardée partir, comme on regarde une maison emportée par le fleuve, sans comprendre pourquoi, sans savoir ce qu'il faut faire. Tu as disparu au bout du chemin, alors nous sommes rentrés. Ton père s'est mis à sa place et moi je lui ai préparé à manger. Nous n'avons rien dit ce soir-là, nous ne pouvions pas parler, le lendemain il fallait travailler. Ce jour-là ton père est parti plus tôt que les autres jours, moi je suis restée ici, à rien faire, je l'ai attendu. Plus tard le chef a appelé, il voulait savoir ce qui était arrivé, pourquoi ton père n'était pas venu travailler. Je ne savais pas lui répondre, je ne savais rien. Alors je l'ai cherché, toute la journée. Le soir j'ai fini par le trouver au bord de la rivière. Il avait les yeux vides comme le ciel, ses mains trop lourdes tombaient de ses épaules. Il ne disait rien, il voulait rester là et attendre. Attendre quoi?... C'est moi qui l'ai ramené ici, *moi toute seule*, porté dans la maison, presque sur mon dos, c'est moi qui ai fait cela! Après je me suis occupée de lui, comme une femme sait s'occuper d'un homme quand ils ne sont plus d'égal à égal. Sans personne pour s'occuper de ma peine à moi, je me suis occupée de la sienne, et c'est encore moi qui le fais aujourd'hui... Tu serais revenue, entrée par la porte un jour de soleil, au-delà de ce que nous avons vécu, peut-être sans nous comprendre nous nous serions parlées. Mais tu viens dans la nuit froide de l'hiver, tu ne dis rien, tu restes à l'écart de la maison pour attendre - Qu'est-ce que tu attends? - Je ne veux plus rien moi, je ne veux plus rien pour personne. J'ai enduré mon sort toute seule, alors il est trop tard maintenant pour espérer et attendre. Il n'y a rien à espérer dans la vie d'ici.

**La Fille** Je ne suis pas venue pour attendre. La nuit n'attend pas le jour et la chienne déjà s'est rendormie. Si tu ne veux pas me voir alors retourne te coucher. Je sais dormir dehors dans les nuits d'hiver comme celle-là. Je n'ai pas peur, ni de la nuit, ni de l'hiver. Je n'ai pas besoin de toi, je saurai trouver toute seule ce que je suis venue chercher.

**La Mère** Je ne veux pas que tu restes seule, ici, pendant que nous dormons.

**La Fille** Alors aide-moi à trouver ce que je cherche.

**La Mère** Non.

**La Fille** Après je partirai.

**La Mère** Je ne veux pas, tu entends, je ne veux pas.

**La Fille** Comme une mère à sa fille avant de la laisser partir...

**La Mère** Personne ne peut donner ce que tu dis.

**La Fille** La vie que vous m'avez donnée ne vaut rien, une bête malade n'en voudrait même pas. J'en veux une autre, et je ne partirai pas d'ici sans avoir cette vie-là.

**La Mère** Ce que tu veux ne se prend pas.

**La Fille** J'attendrai. (Temps) Ce que tu me refuses, la nuit elle, saura me le donner.

**La Mère** Maintenant c'est moi qui te reconnais.

**La Fille** Même la chienne reconnaît ses petits!

(Temps)

**La Mère** Une autre vie ! Il n'y a pas d'autre vie pour toi que celle que nous t'avons déjà donnée, que tu nous as jetée à la figure comme du linge trop sale! Tu n'auras rien. Pas même le silence que tu dis. Je sais tenir une fourche, je saurai te faire partir!

(Temps)

**La Fille** Pourquoi es-tu sortie? Tu pouvais comme ta sœur, rester derrière ta fenêtre, attendre et regarder dehors. La chienne du voisin aurait fini par me reconnaître, par se taire et par calmer la nuit avec elle. Chacune aurait trouvé sa niche, j'aurais dormi ici et demain je serais partie. Tu n'aurais même pas su que j'étais venue. Tu aurais deviné sans savoir, comme on finit par croire à un rêve sans avoir de certitude. Le jour m'aurait emportée, il ne serait rien resté. Mais tu es sortie et maintenant nous sommes là, toutes les deux, bien réelles l'une et l'autre. Tu ne me chasseras pas comme un mauvais rêve, et tu ne feras pas non plus celle qui ne m'as pas vue. Ce qu'il y a entre nous personne ne peut le changer, pas même la force de tes yeux fermés.

**La Mère** Je ne te laisserai pas ramener le malheur jusqu'ici.

**La Fille** Le malheur dont tu parles est aussi le mien.

**La Mère** Quand les pierres tombent dans l'eau elles disparaissent, tu n'as rien à demander. Qui es-tu pour venir jusqu'ici après tant de silence? Quand la seule nouvelle de toi que j'ai eue toutes ces années, c'est ma sœur qui me l'a donnée! Pourquoi est-ce que tu n'as jamais écrit, même pas téléphoné? Qui es-tu pour être comme tu es et venir après tout ce temps t'asseoir là où tu es, comme si rien ne s'y était passé? Tu viens dans l'ombre, tu t'assois comme pour nous regarder dormir et tu voudrais que je ne dise rien? Que je te laisse attendre que la nuit finisse pour te voir repartir avec le jour! Ou peut-être voudrais-tu que j'aie réveillé ton père, que nous restions tous les deux sur le devant de la porte, pour te voir arriver comme nous t'avons vue partir? -"Ma fille, nous avons gardé ce qui est à toi, prends-le, c'est à toi..."- Non, ce que j'ai je le garde! Aujourd'hui c'est moi qui crache par terre. Je ne te reconnais plus, tu n'es plus ma fille, je n'ai pas d'enfant, je n'en ai jamais eu. On ne réveille pas les morts. Ils sont là où ils sont parce qu'ils ne dorment pas et les vivants n'y peuvent rien. Tu as voulu partir, tu as voulu nous oublier, c'est fait. Aujourd'hui il ne reste rien de cette vie-là, tout a été oublié. Nous aussi nous t'avons oubliée.

**La Fille** Comment je pourrais oublier moi, ce qui est arrivé ici?

**La Mère** Tu serais restée, comme nous tu l'aurais oubliée.

**La Fille** Personne ne pouvait vivre la vie d'ici.

**La Mère** Avec ton père nous avons su l'endurer.

**La Fille** En devenant des ombres cachées dans la nuit.

**La Mère** Nous sommes encore là pour dire qui nous sommes, et personne n'a rien à nous demander.

**La Fille** A cause de vous, ma vie à moi est perdue. Je ne sais pas qui je suis.

(Temps)

**La Mère** Même si je le voulais, je ne saurais plus être ta mère. C'est à chacune de faire sa vie, et je ne peux plus rien pour la tienne.

**La Fille** Les enfants eux, même s'ils le veulent, n'oublient pas ceux qui les ont faits pour vivre la vie qui est la leur. Ils les gardent à l'intérieur d'eux, comme une pierre serrée dans le

poing. Le père et la mère sont comme le revers de leur peau, quand ils sont perdus, ils la retournent et voient leur nom écrit dessus. C'est ce nom qui leur dit qui ils sont. Ma peau à moi est brûlée, son revers sent la galle et la démangeaison, il n'y a plus rien écrit dessus.

**La Mère** Mon ventre à moi est vide, j'ai oublié que je vous ai portés.

**La Fille** Je ne veux pas de tes sentiments. Je sais depuis toujours qu'une mère n'a pas les mêmes pour sa fille qu'elle ne les a pour son fils, mais je ne veux pas te plaindre non plus. Je ne veux ni de tes bras, ni de tes larmes, et je ne veux pas non plus t'entendre me dire à bientôt. Je sais vivre avec les restes des autres, je n'ai pas besoin de toi pour cela. J'ai moi aussi ma nuit alors je n'envie pas la tienne. Je veux rester ici, dormir dans la nuit d'ici, comme je le faisais avec mon frère quand il me racontait le monde et que je ne savais pas encore ce que serait ma vie. C'est la nuit d'ici qui me dira qui je suis, c'est elle qui me donnera son nom. Je ne demande rien d'autre.

**La Mère** Les noms d'ici se perdent, le nôtre aussi bientôt sera perdu.

**La Fille** Quand chaque morceau de ton corps, dedans et dehors, peut raconter la même histoire, c'est que tu as vécu une vie toute entière, alors tu peux donner ton nom. Moi je suis déjà vieille, vieille sans avoir de souvenir, mais déjà je n'ai plus de nom. Je n'ai rien à donner. Je suis comme l'animal blessé qui ronge sa blessure parce qu'elle seule lui dit qui il est. Je suis moi aussi comme la pierre abandonnée d'un mur que personne ne ramasse, et si je suis venue ici, c'est parce que je n'ai plus d'autre endroit où aller. Je veux me reposer. Ne me refuse pas cela, car si je pars maintenant, c'est ta peur que j'emmènerai avec moi, et de toi, il ne restera rien d'autre que cela.

**La Mère** Je n'ai pas peur de toi. (Temps) Ma mère à moi ne m'a jamais parlé. Je ne sais pas les mots qu'il faudrait dire.

**La Fille** Assieds-toi et restons toutes les deux. La nuit fera son chemin jusqu'au jour, elle nous portera jusqu'à lui.

(Temps. La Mère s'assoit à quelques mètres de la Fille. Temps. Elles n'ont rien à se dire. Silence.)

**La Mère** Il fait trop froid.

**La Fille** Il faut attendre encore.

(Temps)

**La Mère** Il dort, couché dans sa nuit lui aussi. Je ne veux pas le réveiller. C'est comme ça depuis qu'il ne travaille plus. Au début je croyais qu'il dormait parce qu'il était fatigué, je croyais qu'il voulait rattraper les heures volées à son sommeil par son travail, mais ce n'était pas ça. Avec les jours, les nuits, le temps passé à côté de lui, j'ai fini par comprendre. Il ne dort pas pour se reposer, il dort pour ne plus avoir à penser. Son travail était toute sa vie, il n'était pas capable de penser à autre chose, alors depuis qu'il ne travaille plus, il ne pense plus. Il ne peut pas, c'est devenu trop fort pour lui. Il faut le laisser dormir. Sans doute dans son sommeil, il se voit encore avec la force qu'il avait avant, quand les autres disaient de lui qu'il pourrait être le chef, mais maintenant c'est fini. Il ne faut pas le sortir de ses rêves. Ils le protègent de lui-même, de ce qu'il est devenu, et de ce qu'il pourrait encore faire.

**La Fille** Moi aussi j'avais des rêves, et mon frère avec moi.

**La Mère** Ces rêves-là étaient mauvais. C'est comme de croire une autre vie. Il n'y a pas d'autre vie. Rien ne serait arrivé si ton frère n'avait pas eu ces idées dans la tête.

**La Fille** Comment peux-tu le savoir?

- La Mère** Maintenant je suis vieille.
- La Fille** Ce n'était pas seulement des idées. C'était aussi notre révolte contre ceux qui ont tout, et veulent encore nous mépriser.
- La Mère** Peu importe ! Ces idées-là ont apporté le malheur jusqu'ici, et nous n'avons pas su lui répondre.
- La Fille** Ta sœur dit que c'est lui qui l'a tué.
- La Mère** Ma sœur ne sait rien, que fouiller dans la vie des autres pour oublier la sienne. Elle ferait mieux de se taire, de rester chez elle, de s'occuper de sa vie à elle! (Elle se lève)  
Tous les hommes sont des idiots! Tous! Des bâtards de chiens ratés toujours prêts à mordre. Ils se cognent dessus pour se dire qui ils sont, et puis ils viennent pleurer parce qu'ils se sont faits mal. Moi je croyais qu'un fils avait du respect pour son père, et qu'un père avait de la fierté pour son fils, mais ces deux-là ensemble étaient pire que les autres. Tout le mal qu'ils pouvaient se faire l'un à l'autre, ils se le faisaient, jusqu'à oublier qui ils étaient: le père et le fils. Il fallait que l'un des deux fasse manger de la terre à l'autre, pour que l'autre se couche, et qu'il ne se relève pas. Personne n'aurait pu les arrêter. Moi j'avais mes yeux pour avoir peur, pour me taire et pour pleurer mais ma plainte personne ne l'entendait. J'étais celle qui reste dehors. Toute ma vie je suis restée dehors... Notre misère à nous, à toi comme à moi, notre misère d'épouse et de fille, c'est celle-là. Il n'y a rien d'autre à dire et rien à comprendre non plus. Tu peux creuser la terre, fouiller les murs, attendre des réponses, tu ne trouveras rien. Ce que tu feras, je l'ai fait avant toi. Il n'y a rien d'autre à chercher.
- La Fille** Je ne veux pas moi de cette misère-là.
- La Mère** Il n'y a rien d'autre ici que cette misère-là.
- La Fille** Je ne suis pas venue ici pour changer de vêtements dans ma vie, mettre des habits propres et dire voilà, maintenant j'ai tout oublié. Je veux une autre vie. Comme un jour de soleil lorsque les lits sont défaites, qu'on lave les enfants dehors et que leur nudité est une fête. Je veux moi aussi me donner à un autre, ne plus être la lame d'un couteau ou la brûlure sur la main. Je ne veux plus regarder les autres vivre derrière des fenêtres allumées, être l'errance et chercher qui je suis. Je veux une autre vie que celle-là. Alors laisse-moi prendre celle que je suis venue chercher. Plus tard quand je brûlerai les restes des restes de la vie d'ici, il n'y aura plus que moi pour dire votre vie, alors je dirai ce que je sais, et moi seule saurai me souvenir de toi. (Temps) Je ne viens pas ici pour emporter quelque chose, ni rien te demander, je viens mettre entre nous la chance de la vie qui continue, celle que je dirai quand le malheur d'ici aura fermé sa porte. Je veux le nom de mon frère, celui que tu gardes pour toi depuis qu'il n'est plus là, comme on garde en soi l'humiliation plus facile à porter que la vie. J'ai pris ma part en venant jusqu'ici, et puisque maintenant tu es sortie, c'est à toi aussi de décider de prendre la tienne. Je ne repartirai pas comme je suis venue.
- (Temps)
- La Mère** C'est ma sœur qui m'a dit qu'elle t'avait vue, assise dans la rue au milieu d'autres hommes. Je ne voulais pas la croire. Je disais que ce ne pouvait pas être toi, que tu étais partie loin, avec un travail et que jamais tu ne reviendrais.
- La Fille** C'était moi.
- La Mère** Et ton travail, celui que tu avais avant?
- La Fille** Je ne veux plus travailler.

**La Mère** Toujours comme ton frère, lui non plus ne voulait pas travailler. Il voulait être libre. Libre! Il n'avait que ce mot-là à la bouche. "La liberté! La liberté! Ici vous êtes tous morts! Je partirai d'ici, je retournerai dans mon pays, là où les gens sont vivants!" Comment ton père pouvait-il entendre cela, lui qui avait quitté ce même pays pour venir travailler ici, et qui avait fait ce travail toute sa vie? Comment pouvait-il le supporter?

**La Fille** Ce n'est pas pour cela qu'il l'a tué.

**La Mère** Autrefois les hommes étaient faits pour travailler. Quand ils rentraient le soir, ils disaient ce qu'ils avaient fait, ils racontaient à leur femme les mots qu'ils n'avaient pas su dire à leur chef. Les femmes les écoutaient, elles gardaient pour elles ce qui n'avait pas su être dit. Les hommes soulagés pouvaient aller dormir, car les femmes se rediraient entre elles toutes ces histoires et les mots trop lourds finiraient dans la rivière avec l'eau de la lessive... Ton frère voulait changer le monde -"Il faut dire le monde disait-il!"- Je me demande qui lui a mis ces idées dans la tête, si fortes qu'elles sont devenues du sang et de la misère pour nous tous.

**La Fille** Il voulait croire qu'une autre vie était possible.

**La Mère** Et nous? Crois-tu que nous n'y avons pas cru nous aussi?

**La Fille** Vous l'avez tué comme un chien qu'on abat parce qu'on a peur qu'il devienne mauvais.

**La Mère** Tu ne sais plus ce que tu dis.

**La Fille** La peur, c'est toute la vie d'ici! Enfermée parce qu'il ne faut pas regarder. Se regarder devenir un esclave, et avoir peur même de ne pas le devenir. Se taire et disparaître, surtout ne pas oublier de remercier. Jusqu'où? Jusqu'où faut-il aller pour remercier? Un homme tue son fils pour remercier le monde d'avoir fait de lui un esclave! Faut-il aller plus loin? Qu'est-ce que le monde lui donne en échange? Rien. Pourtant lui continue de se taire et prend sur lui ce qui est arrivé. Je ne veux pas vivre cette vie-là.

**La Mère** Ton père croyait que son travail protégerait notre vie.

**La Fille** C'est cette vie-là que son travail a détruite.

**La Mère** Tais-toi!

**La Fille** Quand je suis revenue vivre avec vous, il y avait la photo de mon frère sur le buffet et vos silences à vous pour le garder. Je ne savais même pas où je pouvais m'asseoir.

**La Mère** C'est avant qu'il fallait parler, après il n'y a plus rien à dire.

**La Fille** Le silence des vivants est une insulte à celui des morts !

**La Mère** Tu crois que la peur s'enlève pas comme un manteau ? Tous les pères et toutes les mères du monde laissent leurs enfants partir, mais tous ont peur de ce qu'ils deviendront, et si par malheur les enfants partent avant eux, ils deviennent alors des hommes et des femmes comme les autres, qui ne savent pas comprendre ce qu'ils vivent.

(La fille se lève)

**La Fille** Je ne laisserai pas le nom de mon frère dormir dans cette maison.

**La Mère** Qu'est-ce que tu veux?

**La Fille** Prendre ce qui est à moi, et l'emporter loin d'ici.

**La Mère** Je ne te laisserai pas faire.

**La Fille** Je ne le réveillerai pas.

**La Mère** Va-t'en d'ici!

**La Fille** Le nom de mon frère n'est plus à vous, il est à moi, il ne restera rien.

**La Mère** Déjà ton père lui-même ne sait plus qui il est.

**La Fille** Je vengerai mon frère, et cette vengeance-là, c'est toi qui me l'auras donnée.

**La Mère** Je ne veux plus te voir!

**La Fille** Tu n'es plus ma mère!

**La Mère** Disparais!

**La Fille** Tu disparaîtras avec lui!

(Elles se battent. La Mère finit par avoir le dessus sur la Fille. La Fille reste couchée. La Mère va s'asseoir au fond du hangar, dans l'ombre, là où la lune ne peut plus l'éclairer. On entend leurs respirations se calmer. La Fille ne dit plus rien. Silence)

**La Mère** C'était un accident... Des jours entiers je suis restée assise, j'essayais de comprendre, je n'y arrivais pas... Dehors la terre écrasée de soleil, les murs, il n'y avait personne... Reste, reste encore avec moi, comme un fils avec sa mère, un peu... Je ne veux pas t'oublier, je veux te garder encore. Tu es mon fils, cela je me souviens... Je suis une mauvaise mère... Comme une vieille femme qui veut se réchauffer... La lune prend mon sommeil, elle trouble mes rêves... Je ne sais plus ce que je dis... (Elle respire) Je n'ai jamais eu d'autre vie, que lui. (Elle respire) Certains jours on allait à la rivière tous les deux. On s'asseyait, on restait jusqu'à la nuit tombée. Souvent on ne disait rien, on regardait les arbres, les collines d'ici. C'était à l'intérieur de nous. Personne ne nous a jamais appris à parler... Le reste n'a jamais eu d'importance. (Temps) Notre vie s'est mise à changer d'un seul coup, comme les nuages qui noircissent le ciel quand ils font de l'ombre sur la terre, la nuit est venue jusqu'ici. Ton frère disait que le monde dans lequel nous vivions était comme une guerre qui ne veut pas finir. Il disait aussi que ton père s'était trompé de vie, que son travail n'était pas un travail mais un moyen de ne rien dire pour laisser les autres essuyer leurs pieds sur son dos. Il disait qu'il irait lui le fils de son père, trouver le chef et lui dire comment il s'appelait. Puisque son père ne savait pas faire entendre son nom, lui le saurait. Comment pouvait-il supporter cela? Lui qui était venu ici pour travailler et qui toute sa vie sans rien dire l'avait fait... Toute sa vie, sans jamais demander quelque chose à quelqu'un, comment pouvait-il entendre son propre fils dire que sa vie n'était rien? Il voulait le chasser, comme son père l'avait chassé, lui, avant qu'il ne vienne ici. C'est moi qui n'ai pas voulu... Je ne sais pas ce qui est arrivé. (Elle respire) J'étendais le linge, j'ai entendu le coup de feu. J'ai couru jusqu'à la maison, ton frère était par terre, il y avait du sang autour de lui. Ton père ne disait rien, il regardait ses mains. Ses yeux se vidaient de regard, comme les yeux d'une femme qui se remplissent de larmes. Une autre vie! Une autre vie! Celle-là ne pouvait pas être la mienne. Mais aucune autre vie n'est venue. Plus tard il y a eu l'ambulance, les gendarmes, mais c'était fini. J'ai suivi ton père à la gendarmerie, j'ai répondu pour lui aux questions qu'on lui posait, lui ne disait rien. Il n'arrivait pas à parler. Le lendemain, c'est moi qui ai lavé le sang, le 13 mars 1976, le lendemain du 12. (Grand temps) Moi aussi j'ai voulu mettre le feu à cette maison. Je voulais le haïr et me haïr moi-même, ne plus exister et disparaître dans les flammes, je n'y arrivais pas. L'homme que j'aimais était encore mon fils, je n'arrivais pas à comprendre. Je l'aimais... J'ai demandé à ma sœur de te prendre chez elle, de s'occuper de toi, de te garder, de te faire grandir. Je ne voulais plus être mère. Je ne voulais plus être

qu'avec lui, me cacher avec lui dans sa misère, aller là où les hommes ne vont que parce qu'ils sont obligés d'aller, humiliés, parce qu'ils savent qu'ils ne reviendront pas. Il partait le jour et moi je restais ici, je regardais les murs, j'attendais la nuit, *notre nuit*... Moi aussi j'ai regardé le ciel. Je m'asseyais comme toi, je regardais la nuit jusqu'au plus profond des collines, j'attendais, mais aucune réponse n'est jamais venue, ni du ciel ni des hommes. Il n'y a rien à comprendre au malheur. Le monde tout autour détourne les yeux de peur de s'y reconnaître, mais personne ne répond au silence qui l'entoure. Ma sœur me disait de partir pour ne plus jamais le voir. Elle me disait de mentir, de dire que ce n'était pas un accident, que je l'avais vu tirer. Elle ne l'a jamais aimé... Pourquoi les hommes et les femmes vivent-ils ensemble? Pourquoi brusquement se mettent-ils à vivre côte à côte? Et pourquoi continuent-ils à vivre ainsi? Il était dans ma vie et j'étais dans la sienne. Nous étions trop l'un l'autre pour avoir une autre vie. L'idée de s'arracher un bras peut venir à un homme, mais pas à une femme, une femme accepte le poids. J'ai accepté le sien. Il n'y a qu'une chose que je comprenais. Je comprenais ce que nous avait dit l'homme qui nous avait unis, je comprenais le meilleur et le pire. J'avais perdu mon nom pour celui de cet homme, j'avais perdu ce qui faisait ma vie, et pourtant je restais avec lui. Le meilleur et le pire, je les avais tous les deux, ils étaient dans ma vie, le même homme. Je mangeais à la même table que lui, je dormais dans le même lit, je respirais le même ciel et je marchais sur la même terre, celle-là même où l'homme que j'aimais avait mis mon fils. Est-ce qu'il y a quelque chose à comprendre à cela? *Est-ce que nous sommes trop pauvres pour pouvoir le comprendre?* Au cimetière je sentais le regard des autres, il semblait dire pauvre femme comme on prend du plaisir à avoir pitié. Je ne pouvais pas leur cracher au visage alors je crachais sur leurs morts pour me soulager du mien. Je voulais la justice, l'équilibre du poids que le malheur avait mis d'un seul côté, du mien. Je n'étais plus moi-même... (Elle respire) Il n'y a pas de mot pour dire ce que j'étais devenue. (Elle regarde sa fille) Je ne voulais pas rester seule.

(Silence. La Fille s'est endormie. La Mère s'assoit près d'elle et finit par trouver le geste de la prendre. Elles sont toutes les deux comme une mère et une fille, oubliées d'elles-mêmes et de ce qui les a séparées. Elles n'ont plus d'autre nom que celui qui les tient l'une à l'autre: Mère et Fille.)

*La terre d'ici était faite pour être sans ombre, humble et modeste, mais c'est le malheur tout ça. La misère des autres, celle qu'on lit dans les journaux, celle qu'on voit à la télévision, c'est celle-là qui est venue jusqu'ici. "Je suis la mère de ma mère dit-elle, petite sœur d'une lune sans soleil, ombre perdue, nuage, mais je sais que moi aussi je peux aimer. Comme les arbres coupés se souviennent du vent qu'ils arrêtaient, comme la chienne qui hurle profondément dans la nuit, je sais que je peux être celle qui est, et exister comme je suis." Le malheur noie la terre comme la rivière qui déborde, il emporte avec lui l'idée même de ce qui peut pousser, mais il n'emporte pas la mémoire de ceux qui disent qui ils sont. La terre d'ici porte une autre histoire dans le revers de sa manche. Qui croit cela? Une femme n'a pas besoin de perdre son nom pour être aimée d'un homme. C'est l'amour qui est plus fort. Plus fort que le nom, plus fort que le sang qui coule dans les veines, plus fort que la misère et le vent. Aucun homme ne peut croire cela, moi je le crois. On dit que les pierres ont une vie plus longue que celle des hommes, mais c'est faux. Les pierres ne savent pas aimer. Elles disparaissent comme du sable dans le vent et il ne reste plus rien d'elles. Tandis que les hommes s'ils le décident additionnent toutes les vies que les femmes ont données, toutes les vies qu'il y a eues avant eux et alors, le malheur qui est aussi la vie puisque les hommes ne savent pas vivre sans lui, aide ceux qui suivent à mieux comprendre ce qu'ils vivent. Qui aurait pu croire cela? Nous sommes devenus comme de la misère et du vent, des pierres abandonnées sur un chemin que le malheur a traversé, mais nous sommes encore là pour dire qui nous sommes, vivantes, étonnées de nous-mêmes et de notre désir d'exister. Je veux croire cela, je veux croire à toutes les vies, nues du sang des hommes que les femmes ont portés jusqu'à nous -dit la terre d'ici-*

(Temps immense. Nudité de l'aurore découvrant les collines. Quelques oiseaux. La Fille se réveille)

**La Fille** Je dois partir.

**La Mère** Dans une heure il sera levé. Tu ne veux pas attendre un peu? Manger quelque chose?

**La Fille** Non.

**La Mère** Moi aussi j'aurais aimé partir loin, aller dans un pays où quand il pleut les gens disent qu'il fait beau temps... Il paraît que là-bas les hommes se mettent à l'ombre des arbres et racontent des histoires que les femmes font semblant de croire... J'aurais aimé partir là-bas, mais ton père disait que c'est ici que nous ferions notre vie, alors j'ai fait ce qu'il disait, je suis restée ici...

**La Fille** Il faut que je parte.

**La Mère** Oui.

**La Fille** Je ne sais pas si je reviendrai.

**La Mère** ... Ce jour-là nous t'attendrons avec ton père, et il se fâchera de ne pas te voir arriver parce qu'il aura faim.

**La Fille** Je penserai à vous.

(La Mère lui donne son manteau)

**La Mère** Il ne faut pas que tu attrapes du mal.

(La Fille met le manteau, trop grand pour elle. Elles s'embrassent toutes les deux puis se séparent. La Mère a un frisson de froid.)

**La Fille** Merci.

**La Mère** Cette fois c'est moi qui dirais à ma sœur que je t'ai vue.

(Temps)

**La Fille** Dis à mon père que je suis sa fille, que je le resterai.

(Elles ne disent plus rien. La Fille s'en va. La Mère reste seule, regarde les collines. Silence. On entend la chienne du voisin aboyer. La Mère rentre dans la maison.)

FIN